

Le ver aux ailes d'aigle ou la pratique des archives

(Aujourd'hui, j'aimerais vous parler de l'urbanisme, de son rapport au général, au particulier et aux savoir situés, de la nécessité d'avoir de l'attention pour le concret tout en se donnant les moyens de créer du général, bref, d'un style de réflexion que Virginia Woolf dans un essai de 1928, *A Room of One's Own, Une chambre à soi*, appelait "*a worm winged like an eagle*" ou "vers aux ailes d'aigle". Commençons par l'urbanisme:)

L'urbanisme et le modèle

L'urbanisme est une discipline relativement jeune. Le mot apparaît au début du 20e siècle et la formation, les instituts, les professionnels n'apparaissent qu'après la Deuxième Guerre Mondiale. Quant à la réflexion sur la ville et sur son développement, elle n'est guère plus ancienne et comprend les deux derniers siècles. Selon Françoise Choay, dans son anthologie *L'urbanisme, utopies et réalités* de 1965, le trait majeur de la nouvelle discipline et aussi de la réflexion qui lui a précédé est la présence du modèle¹. Modèle c'est-à-dire ce vers quoi devrait tendre la ville ou ville future donc². Quelques auteurs font exception. Il y a évidemment les anti-urbanistes américains tels Emerson, Thoreau, Whitman et Henry James³. Mais il y aussi les textes écrits par Friedrich Engels ou encore, plus tard, ceux publiés par les fonctionnalistes anglais tels Patrick Geddes et Lewis Mum-ford qui prônaient l'enquête ou la *survey* comme élément déterminant de l'intervention urbanistique⁴.

Choay force peut-être un peu le trait lorsqu'elle présente Engels comme un des grands penseurs de la ville. Mais elle en dit des choses qui sont très intéressantes pour mon propos et que j'aimerais soulever. Selon Choay, Engels faisait preuve de, je cite, "pragmatisme"⁵. Concrètement, Engels refusait les certitudes du mo-

¹ Françoise Choay, 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil.

² Idem. A propos des modèles: "types de projections spatiales, d'images de la ville future", p. 16.

³ Idem, Waldo Emerson, Henry Thoreau, Walt Whitman et Henry James. pp. 28-29.

⁴ Idem. A propos des fonctionnalistes américains: chercher "dans la réalité le fondement de l'aménagement urbain, remplaçant le modèle par la quantité d'information" (p. 75); "La mise en oeuvre de ces techniques d'information permettrait d'élaborer des plans d'aménagement qui au lieu de répondre aux fonctions élémentaires d'un homme théorique, intégreraient dans leur richesse et leur diversité les besoins des hommes réels, situés dans le hic et nunc. Il s'agit bien là d'un véritable renversement méthodologique." (p. 76); Ou "la connaissance exhaustive du contexte" (p. 77).

⁵ Idem, p. 27.

dèle au profit d'un avenir indéterminé dont les contours n'apparaîtraient que progressivement, à mesure que se développerait l'action collective. En un mot, je cite, "la perspective d'une action transformatrice remplace le modèle"⁶. Je le soulève parce que l'action collective ou transformatrice reviendra plus tard comme un des enjeux de l'utilisation ou non du modèle ou de l'idée d'une ville future.

Mais donc, à ces trois exceptions près, l'urbanisme est imprégné de la présence du modèle. Lisons quelques extraits ensemble:

Ce qui est ressenti comme désordre appelle son antithèse, l'ordre✓. Aussi va-t-on voir opposer à ce pseudo désordre de la ville industrielle, des propositions d'ordonnancements urbains librement construites par une réflexion qui se déploie dans l'imaginaire.⁷

L'urbanisme ne met pas en question la nécessité des solutions qu'il préconise. Il prétend à une universalité scientifique✓: selon les termes d'un de ses représentants, Le Corbusier, il revendique "le point de vue du vrai". Mais les critiques adressées aux créations le sont également au nom de la vérité.⁸

Néanmoins, et c'est là le point important, tous ces esprits pensent la ville de l'avenir en termes de modèle. Dans tous les cas, la ville, au lieu d'être pensée comme processus ou problème, est toujours posée comme une chose, un objet reproductible. Elle est arrachée à la temporalité concrète et devient, au sens étymologique, utopique, c'est-à-dire de nulle part.⁹ ✓

(✓référence à la naissance de la réflexion et de la discipline: urbanisme doit accompagner, guider, réguler le développement de la ville. ✓se remettre dans le contexte, 1965. ✓ donc : imprégné de l'intervention, du vrai et dégagé du concret.)

Deux éléments ressortent de ces extraits. Premièrement, l'imaginaire, l'urbanisme étant "dominé par l'imaginaire"¹⁰. Deuxièmement, le point de vue, l'urbanisme ayant adopté le point de vue de nulle part. Dans la suite de mon intervention, je me consacrerai entièrement à ces deux éléments: le problème de l'imaginaire ou du planificateur visionnaire d'une part; le problème du savoir de nulle part ou

⁶ Idem, p. 26. Voir aussi les passages que j'ai paraphrasé: "Les certitudes et les précisions d'un modèle sont refusées au profit d'un avenir indéterminé, dont les contours n'apparaîtront que progressivement, à mesure que se développera l'action collective." (p. 27); Une "volonté d'indétermination" (p. 27).

⁷ Idem, p. 15

⁸ Idem, p. 9

⁹ Idem, p. 25. Autres extraits similaires dans la conclusion: "Seulement, construit dans l'imaginaire, le modèle ouvre forcément sur l'arbitraire. Arbitraire qui amuse, au niveau de la description, chez les pré-urbanistes, mais qui tourne au scandale au niveau de la réalisation, chez les urbanistes." (p. 75) "L'urbaniste doit cesser de concevoir l'agglomération urbaine exclusivement en termes de modèles et de fonctionnalisme." (p. 81)

¹⁰ Idem, p. 25

de la possibilité d'introduire du savoir situé dans l'urbanisme d'autre part. Car à chaque fois j'amène des écrits sur la ville qui ont fait autrement.

Le premier problème sera traité assez rapidement. Le deuxième est plus difficile, j'y consacrerai un peu plus de temps. C'est alors que j'utiliserai le cas de l'archive et le vers aux ailes d'aigle de Virginia Woolf. Commençons par le problème du visionnaire ou de l'imaginaire.

Planificateur visionnaire

A Chicago, pendant l'entre-deux-guerres, des sociologues disaient de leur ville qu'elle était organique. Non pas pour l'opposer au social ou pour faire de la ville une entité hors de la portée des hommes, mais bien parce que ces sociologues s'opposaient à l'idée que la ville puisse être le résultat d'une pure volonté ou d'un projet qu'il suffisait de décréter. La ville comme organisme était leur façon de dire qu'ils ne croyaient pas à la ville comme artefact ou à la ville comme mécanique. Comme le disait Park, dans la première monographie de l'entre-deux-guerre à avoir fait renom, *The Hobo*, en 1923, lisez avec moi (offrir excuses pour l'anglais, pour ceux qui ne comprendraient pas car manque de temps pour traduction en sous-titrage):

If the city were to be identified, as it sometimes has been, with its mere physical structure, its buildings, its streets, street railways, telephones, and other communal efficiencies; if the city were, in fact, a mere complex of mechanical and administrative devices for realizing certain clearly defined purposes, the problem of the city would be one of engineering and of administration merely.¹¹

Dire de la ville qu'elle était organique, c'était dire que son développement était "undesigned"¹², non décrété, non dessiné à l'avance, non réductible au volontarisme ou encore, comme le dit Louis Wirth dans la conclusion du *Ghetto*, livre paru en 1928, la ville et le ghetto ne sont pas le résultat "d'un projet délibéré"¹³. Et ils ne devraient pas l'être dans la mesure où il faut agir à l'intérieur des interactions et de l'épaisseur qui concrètement construisent la ville. Ce que ces sociologues tentent à chaque fois de faire dans les parties des monographies qu'on lit

¹¹ Robert Park, "Introduction", in Nels Anderson, 1961, (1923), *The Hobo, The Sociology of the Homeless Man*, Chicago, The University of Chicago Press / Phoenix Books.

¹² Robert Park, "The Ghetto", préface du livre de Louis Wirth paru en 1928, in Robert Park, 1952, *The Collected Papers - Human Communities, The City and Human Ecology*, Glencoe, Free Press, p. 100.

¹³ Louis Wirth, 1980, *Le ghetto*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 292.

moins souvent mais qui sont consacrées à la question du Hobo, la question du Ghetto, la question du Gang etc.

Ce parti-pris pour le concret et le travail dans l'épaisseur du tissu interactionnel, ce parti-pris contre les idées fortes des visionnaires apparaît clairement dans un texte posthume de Park, publié en 1952 et intitulé "The City as a natural phenomenon". Park s'y oppose aux recherches qui tentent d'évaluer les villes, de les ordonner selon des critères qualitatifs et expertes, de les classer, de les juger à l'aune de que les chercheurs appellent la "bonne ville", la "good life". Voici ce qu'il en dit:

Such artificial constructions may, perhaps, serve the purposes of an administrative agency for whom the "goodness of life", and particularly of collective life, has no mysteries. It cannot serve the purpose of a science that is not satisfied with a precision that is gained by definition, merely, or with a procedure that substitutes correlations and logical relations for real causes. It is this that tends to give social studies based on statistics the character of a purely scholastic exercise in which the answers to all the questions are already implicit in the conceptions and assumptions with which the inquiry started. (...) In order to arrive at a satisfactory explanation of the facts about cities, and one that would insure effective action based on sound policy, we need something less precise, perhaps (...) What does he tell us finally? Does he tell us now just how, in view of the conditions under which the unequal, unwholesome and, I suspect uneconomic, distributions of peoples and the goods of life, took place, how we could, if at all, change the situation? (...) All these statistics are not a contribution to the solution of a problem, it seems, but the prelude to a sermon. "Improve you city" he urges. "Any city can improve itself! Not, however, as this attempt to standardize values would suggest, by trying to become something which it is not fitted to be." This is, indeed, an instance of knowledge for what?¹⁴

La fin est compliquée mais intéressante. Il n'y a rien de plus simple, dit Park, de plus gratuit et en même temps de plus gratifiant pour un chercheur que d'en appeler à l'amélioration de la ville. De s'engager comme on dit. Le but à atteindre peut être construit de façon statistique, comme dans ce cas-ci, ou il peut être construit selon la force de l'imagination, avec la "good life" et la ville idéale à l'horizon. Mais le plus souvent ce même chercheur oublie qu'il est loin des "real causes", des agencements concrets et moins précis, plus embrouillés, qui développent la ville. Et pire encore, il oublie que le savoir formel qu'il a produit dis-

¹⁴ Robert Park, 1952, *The Collected Papers - Human Communities, The City and Human Ecology*, Glencoe, Free Press, pp. 128-227.

qualifie de fait, ces villes empêtrées dans des réalités peu simples. L'évaluation les prédétermine. Comme si on disait à Detroit qu'elle doit devenir Washington, dit Park. Comme si on disait La Louvière qu'elle doit devenir Barcelone. Certes, on aura fait preuve de notre capacité visionnaire ou, comme le dit plus méchamment Robert Park, on aura fait notre petit sermon. Mais on n'aura pas produit un savoir qui permet d'agir dans les creux et dans l'épaisseur même des interactions sociales. En un mot, selon Park, la ville idéale et les chercheurs qui s'attachent à celle-ci font obstacle au travail de terrain. Ou comme le disait Choay avec Engels à ses côtés, le modèle fait obstacle à l'action transformatrice qui n'a pas d'issue déterminée. Passons maintenant au deuxième problème, celui du point de vue de nulle part.

Point de vue de nulle part

Afin d'aborder ce problème, je dois en passer par une brève démonstration. Plongeons dans une archive c'est-à-dire dans un univers qui n'est fait que de détail et de particulier et imaginons que nous soyons des urbanistes c'est-à-dire des chercheurs ou chercheuses qui veulent dire quelque chose sur la ville et le développement de celle-ci. En l'occurrence, l'archive devrait être riche en données puisqu'elle porte sur la voirie, la construction des voies et des places dans les communes bruxelloises au 19e et au 20e siècle. Concrètement, il s'agit du Fonds du gouvernement provincial du Brabant aux Archives de l'Etat, dépôt d'Anderlecht, service 12. Je vous montre donc quelques images de cette archive:

Je commence par le centre-ville, dossier 221, rue Notre Dame du Sommeil, commence bien, arrêté royal de 1882. Déception, plan montre deux lignes, arrêtés de 1863 et puis 1882. Mauvais dossier il m'en faut un plus gros, plus important, dossier 284, rue Blaes 1858, enquête, plan, et puis ça me tombe des mains... D'accord prenons, une plus grande structure alors: les abattoirs d'Anderlecht, dossier 71, Parfait, grand, beau, visuellement parlant, la ville et son développement en plein, Convention, OK noms, et puis Création de rues et de plus en plus ça me tombe à nouveau des mains. Que du détail... Que du détail...

S'inscrire dans une perspective urbanistique, le fait de vouloir accompagner ou intervenir dans le développement de la ville ne permet pas au chercheur de s'arrêter aux particularités d'une archive telle celle que je viens de vous présenter. En urbanisme, semblent compter le général, les grands traits, les mouvements, les effets structurants. Donc même dans des instances où on construit la ville, de façon très concrète, comme dans les dossiers du gouverneur, elles peuvent nous

tomber des mains. Il est difficile de tenir compte du particulier. Que du détail... Que du détail... Et pourtant on ne laisse pas tomber parce qu'il y a des auteurs qui nous offrent une issue, il y a Walter Benjamin, il y a Woolf aussi et le style du ver aux ailes d'aigles. Mais qu'est-ce que donc ce ver aux ailes d'aigles?

Le ver aux ailes d'aigle est une façon métaphorique de Woolf pour dire qu'un même objet, peut être traité dans le général, de façon réifiée, quasi mythique même - c'est l'aigle-, et aussi traité dans le particulier, le banal, le détail quasi morne et peu réjouissant - c'est le ver. Son idée étant que dans ce tiraillement, on perd l'objet à décrire, le concret, le réel, qui est toujours et inévitablement les deux à la fois. Je pense ici à la ville. Pour Woolf, en l'occurrence, dans l'exposé de 1928 intitulé *A Room of one's own*, l'objet à décrire c'est la femme ou plus précisément les femmes anglaises et leurs conditions de vie au temps de la reine Elisabeth. Woolf passe en revue quelques descriptions et conclut, je la cite:

It was certainly an odd monster that one made up by reading the historians first and the poets afterwards - a worm winged like an eagle; the spirit of life and beauty in a kitchen chopping up suet✓. But these monsters, however amusing to the imagination, have no existence in fact. What one must do to bring her to life was to think poetically and prosaically at one and the same moment, thus keeping in touch with fact - that she is Mrs Martin, aged thirty-six, dressed in blue, wearing a black hat and brown shoes; but not losing sight of fiction either - that she is a vessel in which all sorts of spirits and forces are coursing and flashing perpetually.¹⁵

(✓ suet = graisse de rognons)

Pour Woolf, il était important de parler de femmes concrètes, des Mrs Martin, et en même temps de montrer comment des structurations de genre et les temps historiques imprégnaient les actions. Pour Woolf, chaque action comptait et devait compter, celle de Mrs Martin, celle d'une autre, toutes celles qui jouent et rejouent continuellement ces forces, pour renforcer ou pour tenter d'écrire une autre histoire et un autre avenir. C'est pour cette raison-là qu'elle a besoin et du particulier, et du général, et du ver et de l'aigle, pour que chacun ou chacune de nous puisse se saisir de l'action collective et s'inscrire dans une action transformatrice. C'est ça l'enjeu de faire les deux à la fois. Cela peut vous sembler éloigné de la question de la ville. Pourtant, ce ne l'est pas.

¹⁵ Virginia Woolf, 2000, (1928), *A Room of One's Own*, Penguin Classics, p. 43.

A Paris, à la même époque, dans l'entre-deux-guerres, Walter Benjamin travaille au fameux *Livre des Passages*. Il y tente une nouvelle expérience. Il veut décrire la ville bourgeoise du 19^e siècle, Paris, à partir de notes et d'annotations, de données concrètes et de faits singuliers qu'il a soigneusement rangées dans des dossiers thématiques, intitulés "Passages", "magasins de nouveauté", "calicots", etc. Voici ce qu'écrit Tiedemann dans son introduction au livre, dont les notes sont publiées de façon posthume car le livre n'a jamais été achevé:

Benjamin voulait réunir les matériaux et la théorie, les citations et l'interprétation dans une constellation inédite, comparée à toutes les formes de présentation ordinaires: les matériaux et les citations devaient jouer un rôle prépondérant tandis que la théorie et l'interprétation devaient rester ascétiquement à l'arrière-plan. Il a défini comme « un problème central du matérialisme historique » susceptible selon lui d'être résolu par *Les Passages* la question suivante : « *Par quelle voie est-il possible d'associer une visibilité accrue à l'application de la méthode marxiste. La première étape sur cette voie consistera à reprendre dans l'histoire le principe du montage. C'est-à-dire à édifier les grandes constructions à partir de très petits éléments, confectionnés avec netteté et précision. Elle consistera même à découvrir dans l'analyse du petit moment singulier le cristal de l'événement total* ». ¹⁶

Benjamin disait de son montage que celui-ci devait viser "la concrétitude"¹⁷. En d'autres mots, selon Benjamin, la théorie marxiste faisait fausse route non pas parce qu'elle n'était pas valable, au contraire, mais parce qu'elle réifiait les causes et les formes, les actions et le concret et ne savait plus parler qu'en termes de capitalisme là où il y avait des situations concrètes, toujours et inévitablement des situations concrètes. Par la réification, on perdait l'impact de l'analyse. En l'occurrence, il s'agit du marxisme mais je crois que c'est vrai aussi pour l'urbanisme et la pensée sur la ville telle qu'elle s'y élabore souvent. (exemples: virtualisation de l'économie, vieillissement de la population, venue du capitalisme débridé,...). Il y a un problème de réification, de forces non situées, ou comme le disait Choay, de point de vue venu de nulle part.

Revenons alors à l'archive. Concrètement, que peut-on faire de ce type de particulier, de données singulières? On peut tenter de leur donner des ailes. Ainsi, les lignes deviennent l'alignement. L'alignement devient une ligne de très grand intérêt car c'est lui qui va permettre, très concrètement, parce qu'il est du concret,

¹⁶ Est extrait d'une note de Benjamin dans le dossier « Maison de rêve, musée, pavillon thermal. », cité par Rolf Tiedemann in Walter Benjamin, 2002, (1982), *Paris, capitale du XIX^e siècle, Le Livre des Passages*, Paris, Les Editions du Cerf, première édition en français en 1989, p. 12.

¹⁷ Idem, lettre de Walter Benjamin adressée à Gershom Sholem, citée par Rolf Tiedemann.

d'aligner les intérêts des propriétaires et de les mettre d'accord entre eux. Il est aussi ce qui va permettre pour une alliance entre l'intérêt privé et l'Etat de naître au 19e siècle. La ligne a reçu des ailes. Idem pour la convention. Les pavés deviennent une pixellisation des rues, une garantie de leurs plus ou moins grande qualité. Il est la granulation d'un quartier et d'une ville. Il est ce qui concrètement va se négocier entre les communes et les sociétés concessionnaires. L'ensemble des conditions de granulation, le fait que celle-ci soit satisfaisante pour chacune des parties engagées, va faire que les abattoirs et le quartier des abattoirs pourra naître. Et ainsi de suite. C'est là une des façon de lier le particulier au général. On pourrait appeler ça la fabrication de concepts empiriques c'est-à-dire une descente dans le détail à tel point qu'un grain/élément de conceptuel en émerge,... Mais l'important n'est pas là. L'important, c'est qu'on se donne des techniques afin de dire le concret et le général en même temps. Que ce soit le montage, le concept empirique ou autres. En un mot, si les forces réifiées sont problématiques, si le point de vue de nulle part nous dessaisit de la capacité d'agir, le particulier, à lui seul ne suffit pas non plus. Il lui faudra toujours des ailes.

Conclusion ou résumé

Pour conclure, en résumé, l'urbanisme et la pensée sur la ville est hanté par deux problèmes ou deux dangers à la fois. Il y a le spectre de l'homme visionnaire et il y a celui des forces continuellement réifiées. Il s'agit là d'un danger non pas parce qu'on aime le détail, pour le plaisir du détail, et non pas parce qu'on aime pas l'imagination, et qu'on voudrait s'en débarrasser, mais parce que ce sont là deux tendances, le visionnaire et les forces réifiées, qui guettent ou qui du moins font obstacle à ce que l'expérimentation politique et collective de la construction de la ville soit accepté comme champ de la construction de la ville, comme champ que nos recherches devraient par leur propres moyens tenter de relayer, nourrir, renforcer, au lieu de prédire à la place du collectif ce que la ville doit devenir.